RÉSUMÉ POUR UNE VISITE DE LAGRASSE, L'ABBAYE ET LA VILLE

L'abbaye de Lagrasse est implantée sur une terrasse de la rive gauche de la rivière Orbieu, dans un élargissement de la vallée au sein du massif des Corbières, à 35 km au sud-est de Carcassonne. L'église paroissiale primitive (disparue) et le cimetière de la paroisse sont aux portes de l'abbaye tandis que l'habitat groupé qu'elle a suscité s'est développé, du moins à partir du XII^e ou XIII^e siècle, sur la rive droite (fig.).

Le monastère, fondé par Charlemagne en 776, a connu un développement assez exceptionnel, notamment dans le contexte méridional, et une histoire qui, sans être foncièrement originale, a été dense en événements et marquée par quelques abbatiats remarquables. Cette longue et riche histoire s'est traduite par des « collages » successifs et un enchevêtrement de bâtiments, de murs, de traces en négatif des anciennes constructions, qui aboutit à une ordonnance peu habituelle dans les monastères bénédictins. L'arrivée de la Congrégation réformatrice de Saint-Maur en 1663 a entraîné, au XVIII^e siècle, de profondes modifications, notamment dans la partie sud où les bâtiments monastiques et le cloître ont été totalement rebâti, alors que l'église abbatiale et la partie septentrionale, correspondant au palais abbatial et au dortoir, ont été beaucoup moins transformées. La division de l'ensemble monastique en deux propriétés distinctes, lors la vente des biens nationaux à la Révolution, n'a fait qu'accentuer cette évolution divergente des deux parties du monastère, chacune ayant connu des modes d'occupation différents.

Avec le soutien de la Direction Régionale des Affaires culturelles, du Département de l'Aude, de la SCI Abbaye de Lagrasse (chanoines) et de la municipalité de Lagrasse, une équipe interinstitutionnelle de chercheurs a mené un programme collectif de recherche (PCR sous la direction de Nelly Pousthomis-Dalle, équipe formée d'enseignants-chercheurs et chercheurs), d'abord sur l'abbaye, sous ses aspects historiques, architecturaux et archéologiques (2007-2011, Universités de Provence-LA3M, Montpellier 3 et Toulouse-Jean Jaurès - équipe Terrae des UMR 5608 et 5136, TRACES et Framespa), puis, plus largement, sur le bourg et le terroir (2013-2017, Université de Toulouse-Jean Jaurès, TRACES-Terrae et Framespa-Terrae). L'équipe a mené des recherches en archives, réalisé un grand nombre de relevés, conduit une étude architecturale avec les méthodes de l'archéologie du bâti, effectué des campagnes de sondages, de fouilles et de prospections radar dans les bâtiments et dans l'enclos monastique ainsi que dans le bourg, et des prospections pédestres dans le terroir. Elle a, tout au long de ces années, assuré un suivi des travaux menés dans l'ensemble du complexe monastique et dans l'espace urbain. Outre les rapports annuels et des articles, deux publications des résultats sont parues, un premier bilan en 2013 et une deuxième en 2023 (*infra*).

L'analyse archéologique, qui a inégalement concerné les différentes parties de l'abbaye en fonction des urgences et de l'accessibilité, a abouti à la définition de plusieurs grandes phases dans l'élaboration du monastère actuel (fig.). L'abbaye conserve de rares témoins de constructions des IX^e-X^e siècles, un bras de transept de la première moitié du XI^e siècle et des sculptures erratiques du XII^e siècle. Une grande campagne de travaux a été menée par l'abbé Auger de Gogenx (1276-1309) à qui l'on doit non seulement une chapelle abbatiale peinte et sculptée mais aussi une refonte complète du palais abbatial, une très probable réorganisation des bâtiments monastiques dont le dortoir et le cloître (reconstruit au XVIII^e siècle), ainsi qu'un projet de reconstruction du chevet de l'église. Cette dernière date pour l'essentiel de la fin du XV^e et début XVI^e siècle. La réforme mauriste a ensuite entraîné des reconstructions importantes au XVIII^e siècle.

L'église abbatiale et le monastère

Dans le détail, **une première phase** montre l'importance de l'abbaye que les textes place « à la tête d'un groupement monastique » avant la réforme du XI^e siècle. Elle est archéologiquement peu repérable, représentée essentiellement par une tour préromane à l'extrémité du bras du nord du transept roman (modifié à l'époque gothique), peut-être par quelques structures de même

orientation que la tour entraperçues dans des sondages autour de l'église et par le poids des contraintes d'un édifice antérieur, probablement l'église carolingienne, dans l'implantation des deux bras du transept au XI^e siècle.

La **phase 2** (1^{ère} moitié du XI^e siècle) concerne la construction des bras de transept qui divergent par leur plan, leur axe, et leur mise en œuvre. Le bras sud est assez bien conservé tandis que les chapelles du bras sud ont été remplacées par un mur rectiligne au XIV^e siècle.

Le programme de recherche a aussi révélé le complexe palatial, avec, dans une **3^e phase**, l'établissement d'une aile au nord (tour arasée à l'angle nord-est) et de deux bâtiments qui lui sont perpendiculaires, celui qui deviendra le bâtiment du dortoir à l'est, et un corps de bâtiment à l'ouest, faisant transition avec l'extérieur et une probable cour d'accès. Cette troisième phase met en place une organisation qui a servi de base au remodelage suivant.

Au cours de cette **quatrième étape** (1280-1309), l'abbé Auger de Gogenx a régularisé et réorganisé la distribution de son palais abbatial au nord de l'enclos, autour d'une cour entourée de galeries à étage dont deux subsistent. On lui doit surtout la construction d'une chapelle sur deux niveaux, dont la chapelle haute richement décorée, à l'intersection de son palais et des bâtiments dévolus aux moines. L'abbé a aussi voulu régulariser l'ensemble monastique pour donner plus de cohérence à sa distribution, avec la probable construction, ou du moins la sculpture, d'un cloître. Il est en effet très probable qu'il ait décidé de déplacer au nord de l'église les bâtiments monastiques que des opérations archéologiques croisées avec des textes suggèrent de situer primitivement au sud. Auger a certainement eu pour l'église abbatiale un projet très/trop ambitieux de reconstruction avec un chevet analogue à ceux des cathédrales d'Alet, d'Elne ou de Gérone, dont la plateforme et l'amorce ont été mis au jour lors d'une fouille à l'est du bras nord de transept et par prospection radar. Ce grand projet a été abandonné au profit du chœur rectangulaire actuel, plus modeste, auquel seront ajoutées, plus tard, deux chapelles de part et d'autre. On doit aussi à Auger la construction d'un petit corps de bâtiment à l'ouest du bras nord de transept, qualifié de sacristie, usage qui ne remonte sans doute qu'au XV^e siècle.

Cinquième période : La reprise du dossier de la campagne engagée à la fin du XV^e siècle a montré qu'un incendie survenu vers 1480-1485 avait été beaucoup plus destructeur que ce qui avait été envisagé jusqu'à présent. Non seulement la nouvelle église a été rebâtie jusqu'à l'ancien chevet (seul conservé avec les bras de transept), de fond en comble et sans collatéraux, et très vraisemblablement raccourcie dans sa longueur. Cette cinquième période de transformations a vu aussi l'érection du clocher-tour emblématique commandé dans les années 1520 par Philippe de Lévis (1501-1537) sur le modèle que celui de sa cathédrale à Mirepoix, et une cheminée monumentale dans une des salles de réception de son palais (salle dite « d'apparat ou des gardes »).

Sixième période : suite à la réforme de l'abbaye par la Congrégation de Saint-Maur en 1663, les mauristes ont eu à résoudre le dilemme qui consistait à prôner l'austérité et à transformer le monastère pour plus de fonctionnalité, au travers d'une commande somptuaire qui a profondément modifié la partie sud-ouest du complexe monastique, à savoir le cloître et les bâtiments monastiques qui le bordent au sud et à l'ouest, et les ailes qui encadrent la cour et l'avant-cour.

Septième période : Divisé en deux propriétés lors de la vente des biens nationaux à la Révolution, le monastère subit ensuite des métamorphoses parfois importantes, liées à différents usages (agricole, hospitalier etc.) et des restaurations aux XIX^e et XXI^e siècles qui ont pu être identifiées.

Les deux propriétés ont été reprises en 2004, l'une par le Département de l'Aude, l'autre par la communauté des chanoines de la Mère de Dieu. Des travaux de restauration et d'aménagement ont été entrepris des deux côtés, suivis par l'équipe du PCR jusqu'en 2017, et toujours en cours.

La chapelle de l'abbé

Parce que bien datée (1296) par l'inscription qui timbre le tympan de son portail (« L'an du Seigneur 1296, le seigneur Auger, abbé de ce monastère, fit faire cette chapelle en l'honneur de saint Barthélemy, apôtre »), la chapelle abbatiale Saint-Barthélémy constitue une référence chronologique, technique et artistique. Située à l'étage d'un corps de bâtiment, qui se trouve au cœur de l'écheveau des bâtiments monastiques, cet édifice a été le point de départ de notre enquête

sur les réalisations de cet abbé et sur l'étude de l'abbaye.

L'apport majeur de son analyse a été de démontrer qu'elle s'est insérée dans un ensemble bâti préexistant. En effet, lors de l'importante campagne de travaux attribuée à Auger de Gogenx, les vestiges des constructions antérieures, à l'est, au nord et à l'ouest, furent incorporés dans le rez-de-chaussée, chemisés pour couvrir l'ensemble de l'espace d'une voûte en plein cintre.

Ce premier niveau n'était accessible ni depuis le nord, c'est à dire depuis le palais abbatial, ni depuis l'ouest ; en revanche, il s'ouvrait par deux portes jumelles vers le sud, correspondant à la fois à une partition intérieure par une cloison, et à une partition de l'espace à l'extérieur, vers le cloître au sud-ouest, vers un bâtiment ou une cour au sud-est (cour de la boulangerie actuelle). Ces deux portes étaient dotées de doubles huisseries et probablement d'un barreaudage. Le choix de jours conçus sous forme de soupirail pourrait résulter de l'existence de constructions accolées, d'un souci d'augmenter l'éclaircement, ou bien, encore, d'en assurer la sécurité. Ainsi, la sécurisation renforcée des accès, l'épaisseur des murs et la voûte donnent le sentiment d'une salle forte accréditant la tradition d'une salle pour le trésor. Mais, quel trésor ? Les archives, le numéraire de l'abbaye, des redevances ou des denrées alimentaires de valeur, conservées à l'abri de la chaleur, de la lumière et des prélèvements non autorisés, et/ou le mobilier liturgique précieux ? Peut-être un peu tout cela, avec de probables variations d'usages dans le temps. Un autel et une niche à l'est suggèrent une autre fonction, peut-être occasionnelle ou secondaire, celle de chapelle. A l'ouest, la pièce qui est appelée vestibule, n'ouvre, à cette époque, que vers le nord par un portail timbré des armes d'Auger, tourné vers la cour intérieure du palais, tandis qu'à l'ouest, une porte monumentale tournée vers l'intérieur du vestibule ouvre sur un bâtiment dont la fonction reste inconnue (actuelle « cour sud »). Une troisième porte a été ouverte vers le cloître, au sud, mais elle est en remploi, et semble postérieure à une des portes jumelles de la chapelle basse, toute proche. Cette pièce a reçu un plafond peint contemporain aux armes d'Auger (récemment restauré) qui marque le caractère important de cet espace de distribution et de transition. Sa position et les armoiries abbatiales qui le signalent en font donc un espace privilégié, sans doute d'accueil, à coup sûr de distribution. La fouille du sous-sol, très perturbé, a livré un tronçon du canal de dérivation de l'Orbieu qui traverse et alimente le monastère avant de rejoindre la rivière.

A l'étage, la chapelle privée de l'abbé n'est accessible que depuis la galerie ouest de la cour, venant de l'escalier et des appartements de l'abbé. Elle est précédée d'un vestibule qui en magnifie et en limite l'entrée. Cet espace intermédiaire pouvait permettre à ceux qui n'avaient pas accès à la chapelle de voir et de suivre les offices, depuis les deux jours horizontaux encadrant le portail. Il est probable que ces baies permettaient également d'apercevoir des reliques lorsque la chapelle était fermée. Celle-ci, de plan rectangulaire, comprend une nef unique distinguée du sanctuaire par une différence de niveau de sol, le chœur étant surélevé, et doté de niches et lavabo liturgiques. Une rose à remplage s'ouvre dans la partie supérieure du mur oriental. La simplicité de la construction contraste avec la somptuosité du décor malheureusement très endommagé.

L'usage exclusif d'un grès à grain fin, de couleur jaunâtre, pour la porte de la chapelle (à l'exception du seuil) se distingue de celui d'un calcaire froid local de couleur gris sombre pour les autres éléments en pierre de taille : seuil, baies latérales, lavabo et niche. Ainsi, la porte d'entrée et la niche du lavabo à l'angle nord-est de la chapelle furent sans doute commandées à part, et probablement fabriquées à distance par une équipe experte qui maîtrisait le répertoire classique du gothique rayonnant, sans doute active sur le chantier du chœur de la cathédrale de Carcassonne.

La chapelle et son vestibule conservent l'un des ensembles de peinture murale les plus prestigieux de l'Aude. Ces peintures, découvertes au début des années 1930, ont été classées au titre des Monuments Historiques par arrêté du 3 juin 1932.

Les murs du vestibule haut portent les restes d'un décor de faux appareil polychrome, souligné de frises, avec les armoiries d'Auger de Gogenx au sommet d'une tenture jaune en trompe-l'œil. Sur les murs de la nef et du chœur, le décor de peintures murales ne subsiste que partiellement. Le revers du mur ouest a reçu, de manière assez traditionnelle, un Jugement dernier, qui est peint sur quatre registres horizontaux. À l'est, est représenté "L'arbre de Vie", thème unique occupant tout l'espace. Il possède douze branches partant du tronc où le Christ apparaissait crucifié. Il s'agit d'un

thème assez savant et tout nouveau à l'époque, puisqu'il est inspiré par le traité, *Lignum Vitae* (1261), du saint franciscain Bonaventure (1217-1274), thème également retenu pour des vitraux (cathédrale de Carcassonne) et des peintures murales en Languedoc, Catalogne et Italie. Il était sans doute encadré par des scènes de la Passion comme en témoignent les vestiges de nimbes radiés. L'ensemble de ces peintures ont été récemment restaurées.

Participant de la richesse colorée de cette chapelle, le sol en carreaux vernissés complète le décor. Il est composé de trois zones : un « vestibule » étroit, orné de damiers bicolores, le chœur surélevé orné d'un tapis rectangulaire souligné par une large bordure de carreaux unis et colorés ; le pavage central composé de grands panneaux carrés. On compte douze carreaux faïencés historiés de scènes de chasse (cerf ou homme sonnant du cor) et de signes du Zodiaque (sagittaire), fréquents dans les carrelages bicolores médiévaux, mais ici, réunis sans cohérence apparente dans leur répartition. Les couleurs utilisées sont le vert, le jaune et le noir. Des motifs sont imprimés dans l'argile crue : fleurs de lys, croix languedociennes et quadrilobes ou rosaces. Plusieurs auteurs s'accordent à les situer, par la composition, l'iconographie et la technique, à la croisée de chemins entre des influences et des techniques à la fois méridionales et septentrionales. Un suivi de travaux par l'équipe d'archéologues a permis la découverte des vestiges d'un sol carrelé du même type dans le vestibule de cette chapelle haute.

L'ensemble du décor de cette chapelle témoigne d'une sensibilité qu'on pourra qualifier de méridionale et qui s'exprime dans le choix d'une ambiance colorée offerte par de grandes surfaces murales peintes ou vernissées.

Outre le fait que l'ensemble des bâtiments monastiques environnants ont au moins un étage, l'ensemble renvoie à des modèles prestigieux, saintes chapelles à deux niveaux, chapelles palatines comme celle du palais des archevêques de Narbonne ou celle du palais des rois de Majorque à Perpignan. La présence de reliques christiques à cette époque n'a cependant pas pu être prouvée. La chapelle haute, chapelle privée de l'abbé, a aussi pu être conçue comme chapelle funéraire, le tombeau pouvant être prévu à l'étage, dans la chapelle ou dans son vestibule, comme le suggère la frise d'écus armoriés qui évoque une litre funéraire. Les travaux archéologiques ont en effet permis d'identifier le remploi dans le vestibule bas du corps d'un gisant (aujourd'hui présenté dans la salle des sculptures) dont la tête, déjà connue, est conservée dans le cloître (propriété des chanoines) comme étant celui d'Auger de Gogenx. Le style précieux de cette sculpture reflète celui du décor sculpté de la chapelle abbatiale, taillé lui aussi dans un grès fin, commandé à part et acheminé sans doute à grands frais, vraisemblablement depuis le chantier narbonnais où un sculpteur a exécuté d'autres gisants pour des archevêques du XIV^e siècle.

Le vocable, Saint-Barthélémy, l'iconographie de L'Arbre de Vie et la répétition des armoiries d'Auger incitent à en rapprocher le Missel, conservé à la British Library à Londres, dont la commande doit être considérée comme une sorte d'achèvement de son œuvre prestigieuse. Tout cet ensemble témoigne de la parfaite intégration d'Auger de Gogenx dans la pensée intellectuelle et liturgique de son temps et dans les réseaux artistiques.

LA VILLE

Elle constitue le support essentiel d'une thèse soutenue à l'université de Toulouse Jean Jaurès par Julien Fortran et publiée en 2020. L'étude de la ville et des relations de ses habitants avec les religieux a été fondée sur le croisement de trois types de sources : archéologiques, textuelles, graphiques, et intégrée à l'étude de deux autres bourgs monastiques, Alet et Caunes-Minervois.

L'agglomération, sur la rive opposée de l'Orbieu, est accessible par un ancien pont médiéval qui a été fortifié. Elle n'apparaît dans les sources qu'à la fin du XII^e siècle, à une époque où elle semble déjà très importante et bientôt dotée d'institutions comme le consulat (1287). Plus de cent maisons en pierre de taille auraient été construites entre 1250 et 1300 (cf. la période de travaux à l'abbaye sous Auger), et autant pendant le demi-siècle suivant y sont encore conservées. À l'instar de la majorité des villes du Midi de la France, le programme le plus répandu à Lagrasse est celui de la maison polyvalente, avec un rez-de-chaussée consacré aux activités économiques (cf. arcades) et

des niveaux supérieurs à la résidence et à la réception. Le marché de Lagrasse, se tenant sous la halle édifiée par l'abbé Auger de Gogenx, rapatriée ensuite au cœur de la ville, était d'ailleurs le plus important des basses Corbières. Les activités de draperie, alimentée par les moulins sur la dérivation de l'Orbieu, et de boucherie y étaient particulièrement importantes. Près de 550 feux réels (familles) étaient enregistrés en 1342, plaçant Lagrasse parmi les plus grandes communautés d'habitants de la région. La ville est prospère, tant politiquement qu'économiquement, jusqu'aux années 1340.

La peste affecte particulièrement la ville en 1348, puis la guerre de Cent ans ouvre une période conflictuelle avec le seigneur-abbé à la suite de son refus de financer la mise en défense de la ville. Celle-ci était déjà fortifiée au XIV^e siècle, mais ses fortifications durent être renforcées lors de la guerre de Cent ans. En 1359, les consuls demandèrent que l'église paroissiale Saint-Michel, qui était située rive droite (dans le cimetière encore en service devant l'entrée du monastère), soit déplacée au cœur de la ville, ce qui est fait en 1398.

Le XVI^e siècle marque une dernière phase de prospérité dans la ville, en même temps que de grands travaux sont menés à l'abbaye. En témoigne la douzaine de demeures décorées de riches plafonds peints étudiés ces dernières années par l'association internationale de Recherche sur les Charpentes et Plafonds Peints du Midi (RCPPM). Des planches issues de quelques-uns de ces plafonds malmenés sont aujourd'hui restaurées et exposées dans la **Maison du patrimoine** (à côté de l'entrée de l'église paroissiale).

Cette décennie de recherche a permis d'éclairer les traces de l'histoire mouvementée de cette abbaye très puissante, dont les bâtiments ne se laissent pas facilement appréhender, et de la ville voisine, l'une des plus grandes agglomérations médiévales des Corbières et d'en observer l'articulation et ses évolutions avec le terroir.

Nelly Pousthomis-Dalle (Université Toulouse-Jean Jaurès, UMR 5608-Terrae, responsable du PCR) pour le collectif

CAUCANAS S., POUSTHOMIS-DALLE N. (éd.), *L'abbaye de Lagrasse. Art, archéologie et histoire. Actes des journées d'études des 14 et 15 septembre 2012*. Carcassonne, Archives départementales de l'Aude, 2013

FOLTRAN J., *Vivre en ville, près d'une abbaye. Les pays d'Aude du VIII^e au XVI^e siècle. Alet, Caunes, Lagrasse*. Toulouse, Région Occitanie, Les cahiers du patrimoine 121, 2020.

POUSTHOMIS-DALLE N. (dir.), Nouveaux regards sur Lagrasse (Aude): une abbaye, une ville et un terroir dans la longue durée, Dossier spécial dans *Archéologie du Midi Médiéval*, T. 40, 2021, p. 5-209, et Julien Foltran (Hadès-archéologie) pour le collectif de recherche.